



L'hôtel de Fontenoy : une œuvre de Germain Boffrand ?

Cette exposition a été réalisée
par la Région Lorraine,
service régional de l'Inventaire général
du patrimoine culturel

Fontenoy

Recherche et textes

Mireille-Bénédicte Bouvet, Simone Collin-Roset,
Jacques Guillaume, Sodany Men, Claire Metz,
Francis Roussel, Martine Tronquart

Photographie

Gérard Coing, Bertrand Drapier, Alain George,
Ludovic Gury, Marc Kérignard, Jérôme Leclerc

Documentation graphique

Thierry Algrin, Aloïs Bertrand-Pierron,
Pierre-Yves Caillault, Stéphane Froehlich,
Jean-Yves Henry, Cécile Malinverno, Audrey Schneider,
Annie Tosi ; *Lycée Loritz, Nancy* : Maxime Copin,
Benjamin Derlange, Mathieu Thiebaud, Julien Thirion

Documentation

- Archives départementales de Meurthe-et-Moselle
- Archives municipales de la ville de Nancy
- Cour administrative d'appel de Nancy
- Collections de la Bibliothèque municipale de Nancy
- Musée Lorrain, Nancy
- Direction régionale des affaires culturelles
de Lorraine, Metz
- Région Lorraine – Inventaire général, Nancy
- Fonds Manias @ droits réservés

Nous remercions particulièrement les propriétaires
et occupants successifs de l'hôtel Ferraris, de l'hôtel
de Fontenoy, de l'hôtel des Loups, de l'hôtel de Custine
et de l'hôtel de Mahuet qui nous ont autorisés à étudier
leurs édifices et reproduire leurs documentations.

Réalisation

© Région Lorraine – Inventaire général, Nancy
Conception graphique > Ithaque

L'hôtel de Fontenoy : une œuvre de Germain Boffrand ?

- 1 – Le quartier du Bourget
- 2 – Les commanditaires et occupants
aux 18^e et 19^e siècles
- 3 – Une nouvelle affectation
pour les 20^e et 21^e siècles
- 4 – Germain Boffrand, un architecte parisien
au service de la Cour de Lorraine
- 5 – Un hôtel entre cour et jardin
- 6 – Un décor intérieur raffiné
- 7 – À proximité

Bourget

1

Le quartier du Bourget

Le quartier « du Bourgeois » tient son nom de « bourget », terme désignant le faubourg entre le village Saint-Dizier (aujourd'hui quartier des Trois Maisons) et le Prieuré Notre-Dame. Inclus dans l'enceinte urbaine au 14^e siècle, il ne s'urbanise qu'au début du 17^e siècle. Dès lors, deux rues sont percées, appelées du Haut-Bourgeois et du Petit-Bourgeois. Elles figurent sur le plan gravé par de la Ruelle en 1611.

Il ne subsiste aujourd'hui de cette époque que quelques fenêtres dont le module presque carré trahit l'ancienneté. Il faut attendre le retour à la paix après le Traité de Ryswick (1697), la reprise en main du duché par Léopold (1698–1729) et la fin de la dernière occupation française (1702–1714) pour que le quartier proche du palais ducal se couvre, comme toute la ville, de chantiers de construction, témoins de la vitalité retrouvée du duché. De profondes mutations foncières se traduisent par le regroupement de petites parcelles en un seul lot permettant la construction d'hôtels particuliers.

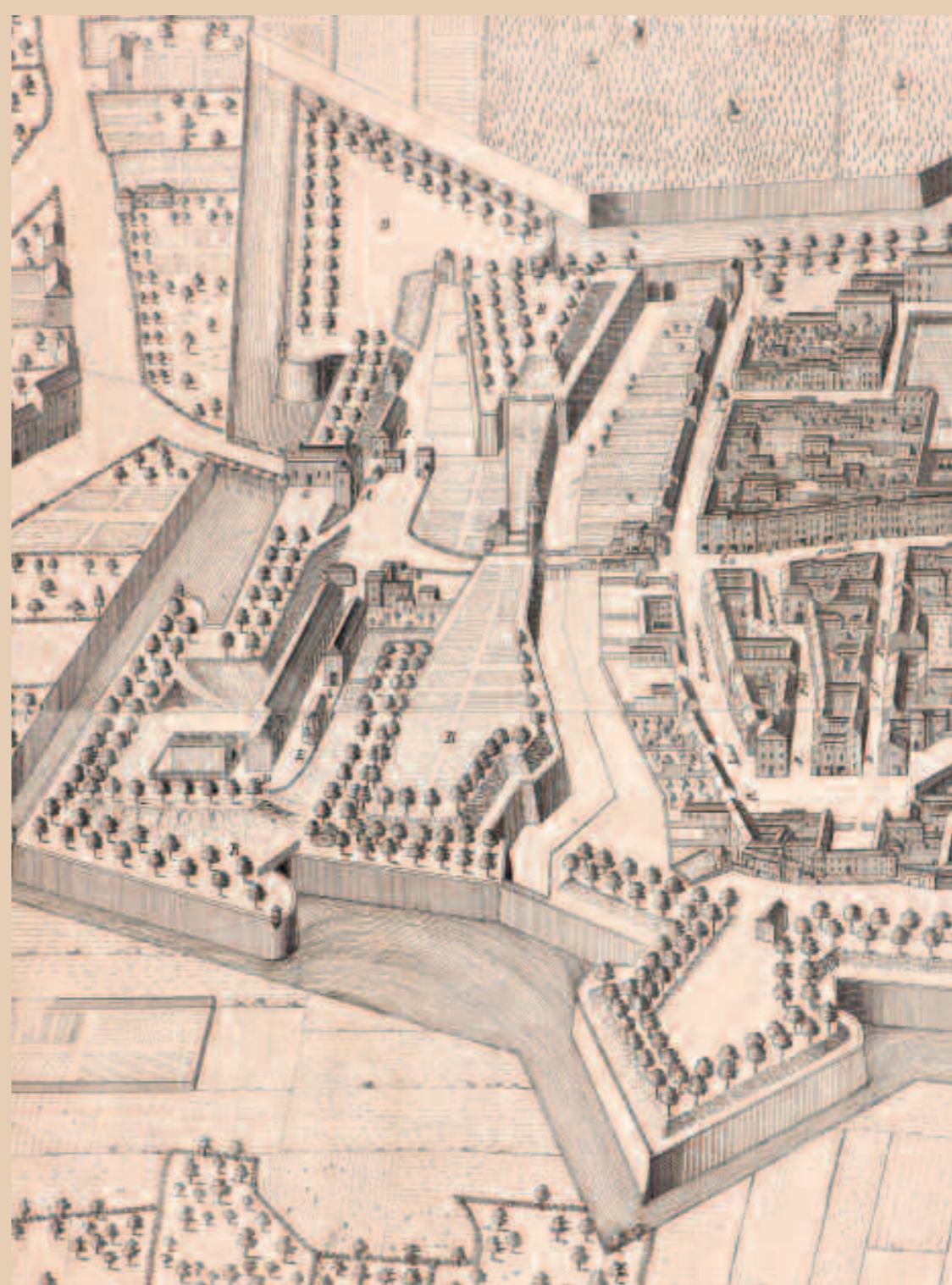


Plan en perspective de la ville *Nanceium Nancy* (vers 1634–1637), d'après une réduction du plan de Mérian, ex colorié (Arch. municipales de Nancy, 1 Fi 1306).

Le plan de Belprey (1754) montre le changement de physionomie du quartier accru par les effets de l'ordonnance de Léopold demandant d'uniformiser les nouvelles constructions en mettant les toitures à la même hauteur et en alignant les façades sur la rue (1710). Le quartier est encore aujourd'hui caractérisé par l'abondance de ces hôtels attribués à Germain Boffrand (Ferraris, Fontenoy, Curel...) ou encore à Jennesson, Guesnon ou Révérend...



Plan cadastral de 1865, détail (Arch. départementales de Meurthe-et-Moselle 1926 W 126/2).



Plan de Belprey, détail (Arch. municipales de Nancy 1 Fi 1502).

Alors que les belles façades se dressent sur la rue du Haut-Bourgeois, les issues de service se déclinent dans les ruelles parallèles : d'un côté la rue du Petit-Bourgeois (qui dessert également les hôtels de la rue de Guise) ; de l'autre la ruelle du Champ d'Asile qui longeait le rempart fermant la Citadelle incluse entre la porte de la Craffe et la porte Notre-Dame dite de la Citadelle et dont le tracé actuel, très modifié, correspondant à la rue de la Craffe, ne date que du début 20^e siècle.



Rue du Haut-Bourgeois.



Rue de la Craffe.

Le quartier reste enclavé à l'intérieur de la limite des remparts jusqu'au début du 19^e siècle lorsque la rue du Haut-Bourgeois est prolongée jusqu'au cours Léopold, celle du Champ d'Asile l'étant depuis 1784. Durant la première moitié du 20^e siècle la transformation du quartier est radicale avec le percement dès 1905 du boulevard Charles V et des rues Philippe de Gueldre et Ferry III. Ce n'est qu'en 1934 que cette dernière sera prolongée jusqu'à la rue du Haut-Bourgeois pour devenir la rue des Frères Henry.

18^e et 19^e

2

Les commanditaires et occupants aux 18^e et 19^e siècles

L'hôtel de Fontenoy est construit à partir de 1722 pour une famille au service des ducs de Lorraine, les Le Preud'omme (ou Prudhomme), qui en conserve la propriété durant tout le 18^e siècle.

Le commanditaire, Pierre Georges Le Preud'homme, comte de Vitrimont, marié à Constance-Françoise des Armoises, ancienne chanoinesse du chapitre de Remiremont, est chambellan des ducs de Lorraine Léopold I^{er} puis François III. La date de 1723 visible dans la ferronnerie du balcon marque, selon toute vraisemblance, la fin des travaux. Élevé en bordure du fossé de l'ancien rempart, le bâtiment se compose alors de quatre corps autour d'une cour, suivie d'une arrière-cour, de communs, d'une fontaine, privilège accordée par le duc en 1722, d'un jardin d'agrément et d'un potager aménagé en 1725 dans une partie de l'ancien fossé. Une cinquantaine d'années plus tard, André Louis Le Preud'homme, petit-neveu du précédent et comte de Fontenoy hérite de la propriété. Alors qu'il ne l'occupe que très peu de temps, préférant le louer, ce dernier laissera son nom à l'immeuble, toujours connu sous l'appellation d'Hôtel de Fontenoy.

Au début du 19^e siècle, l'hôtel est acquis par le comte de Bourcier de Montureux et son épouse Adélaïde de Ficquelmont. Il passe ensuite entre les mains de leur fille et de son époux, Louis-François de Villeneuve-Bargemont, vicomte de Villeneuve-Trans, historien de René d'Anjou et de Saint-Louis.



Situation de l'hôtel (figuré par la lettre O) en 1769, extrait d'un plan de Nancy entre la porte Notre-Dame et le bastion de Dannemark.

- O Hôtel de Vitrimont, et ses dépendances
- OP Détail du jardin dudit hôtel à prendre pour élargir le chemin
- C Espèce de chenil dépendant de l'hôtel de Vitrimont
- A Hôtel de Mahuet,
- HK Fossé
- V Maison que le Sr Peltre vient de bâtir
- j Rampe pour descendre dans le fossé
- L Fin de la rampe qu'on a achevé de paver
- Q Fer à cheval qu'on vient de construire.

(Arch. départementales de Meurthe-et-Moselle C 196).



Garde-corps du balcon.

Durant toute cette période, l'entrée sur la rue du Haut-Bourgeois est empruntée par la famille et les hôtes de marque ; une autre entrée réservée à la domesticité, et sans aucun doute plus discrète, ouvrait de l'autre côté, sur la ruelle du Rempart qui prendra le nom de rue du Champ d'Asile avant celui, actuel, de rue de la Craffe. Le jardin est entièrement clos de murs, une petite maison d'agrément avec aisances et dépendance, visible sur le cadastre dit napoléonien, s'y appuie. Au milieu



Armoiries de la famille de Fréville figurant au-dessus de la fontaine.

du 19^e siècle, le marquis Charles de Fréville fait réaliser d'importants travaux. C'est probablement pour pallier à l'étroitesse de la cour et faciliter la circulation de l'air, des véhicules et des hommes qu'il fait

détruire le corps de bâtiment fermant la cour. L'aile droite est prolongée par un petit corps de bâtiment, élevé en partie sur le corps disparu. De nouveaux communs sont réaménagés au fond de la nouvelle cour, de part et d'autre d'une fontaine au-dessus de laquelle sont sculptées les armoiries de la famille. Le décor est mis au goût du jour, notamment sous le porche et dans l'aile droite réservée aux réceptions : grandes salles du 1^{er} étage et cage d'escalier, dans laquelle, figure le monogramme du marquis (CF).



Monogramme CF (Charles de Fréville) dans l'escalier.

3

Une nouvelle affectation pour les 20^e et 21^e siècles

En 1922 l'immeuble est acheté par la ville de Nancy qui prévoit d'y transférer l'école Drouot (école professionnelle de filles) se trouvant alors dans l'ancien couvent des Cordeliers, et d'y adjoindre une école ménagère. Le projet reste sans suite, la ville préférant louer l'ensemble du bâtiment à l'administration de l'enregistrement, des domaines et du timbre (services fiscaux de l'État) qui y demeure jusqu'en 1988. À cette date, s'y installe la Cour administrative d'appel, pour laquelle sont aménagées au rez-de-chaussée du corps donnant sur le jardin les salles d'audience et des délibérés, ainsi qu'une bibliothèque à l'étage.

Du jardin de l'hôtel particulier au square public

Dans les années 1920, l'élargissement de la rue de la Craffe nécessite de réduire de près de moitié la superficie des communs du fond de la cour et d'amputer une partie du jardin. Ce dernier « garni d'arbres forestiers de haute futaie et de plantes d'ornement » semble alors à l'abandon, « les allées disparaissant sous les herbes » (AM Nancy 5M).



Le monument Bichat vers 1910
(carte postale).

Ernest Bichat (1845–1905), chercheur et enseignant de physique, est le fondateur de la Faculté des sciences de Nancy dont il fut doyen de 1888 à 1905. Républicain, proche de Raymond Poincaré, il fut aussi une personnalité politique régionale, élu conseiller

municipal de Nancy et conseiller général de Lunéville, sa ville natale. Il milita pour l'éducation de la jeunesse et le développement de l'enseignement scientifique, particulièrement bien représenté à Nancy au début du 20^e siècle. Il fut notamment à l'origine de la création des instituts techniques proches de la porte de la Craffe dont l'Institut de Mathématiques et de Physique (actuel collège) inauguré en 1909, en même temps que le monument élevé à sa mémoire.

Le buste de Bichat réalisé par Ernest Bussièrre est posé sur un haut socle ; les deux statues qui l'accompagnaient furent fondues durant la Première guerre mondiale, elles symbolisaient l'alliance de la science (représentée par une femme) et de l'industrie (représentée par un forgeron).



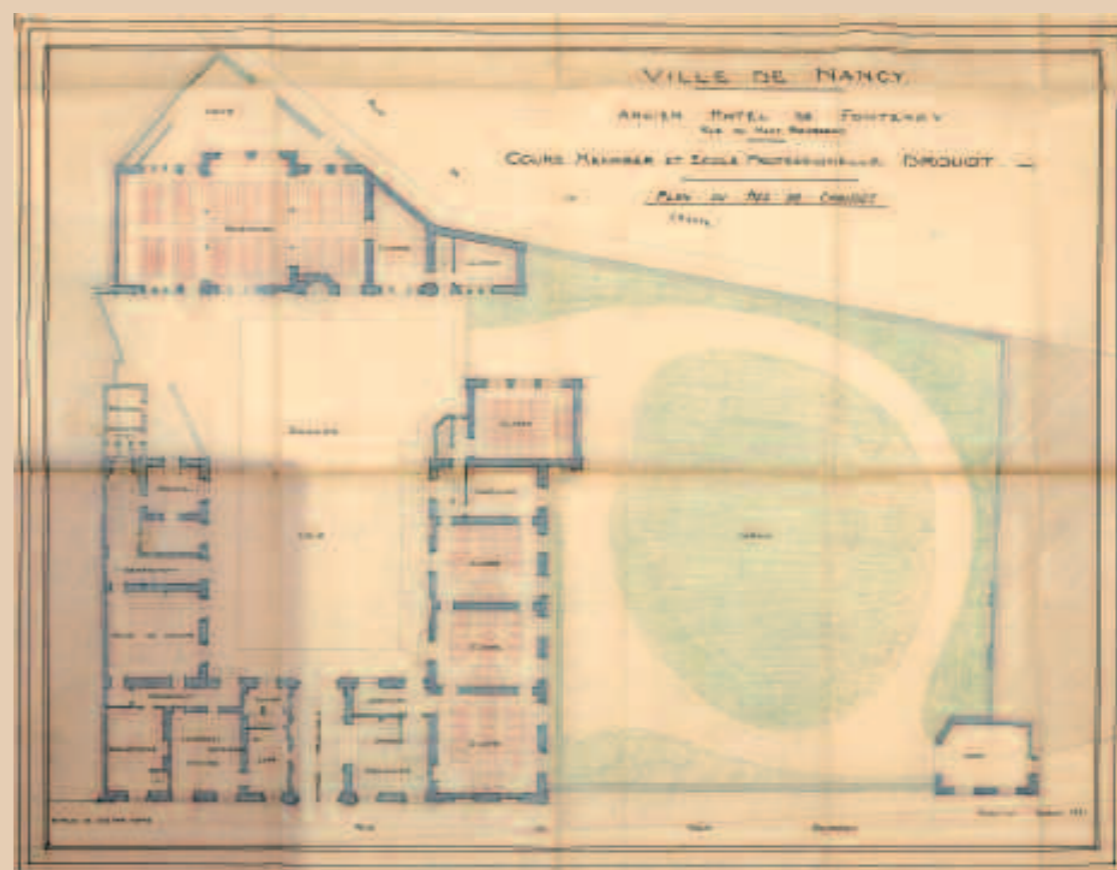
Le buste de Bichat
dans le square actuel.



La salle d'audience (cliché pris en juillet 2011).

La Cour administrative d'appel de Nancy fait partie des cinq cours créées en France par une loi de décembre 1987 (il en existe 8 aujourd'hui). Compétente pour statuer en appel sur les jugements des tribunaux administratifs de l'Est de la France (Besançon, Châlons-en-Champagne, Strasbourg et Nancy), elle est présidée par un conseiller d'Etat et composée d'une vingtaine de magistrats siégeant en quatre chambres, d'un greffier en chef et de 27 agents de greffe chargés d'assister les magistrats.

La ville décide alors de le transformer pour partie en square public, l'autre partie constituant le sol d'une nouvelle rue (actuelle rue des Frères Henry). Les travaux sont réalisés en 1935, le monument d'Ernest Bichat qui se trouvait dans le square Ferry III, devant l'Institut de physique (actuel collège de la Craffe), est alors transféré dans le nouvel espace qui prend le nom de square Bichat.



Plan du rez-de-chaussée en 1921 : projet d'aménagement en école
(Arch. municipales de Nancy 4 N 179).



Élévation projetée du square Bichat par l'architecte municipal Maire, 1934
(Arch. municipales de Nancy 1 O 628).

Boffrand

Germain Boffrand, un architecte parisien au service de la Cour de Lorraine

Germain Boffrand (Nantes 1667–Paris 1754) était fils d'architecte. Introduit dans les milieux artistiques parisiens par son oncle Jules Hardouin-Mansart, il acquiert une notoriété indéniable vers 1709–1710. En 1711, il devint premier architecte du duc de Lorraine et travailla



La cartographie présente les œuvres attribuées avec certitude et les hypothèses d'attribution (Aulnois-sur-Seille, Autrey, certains hôtels à Nancy).

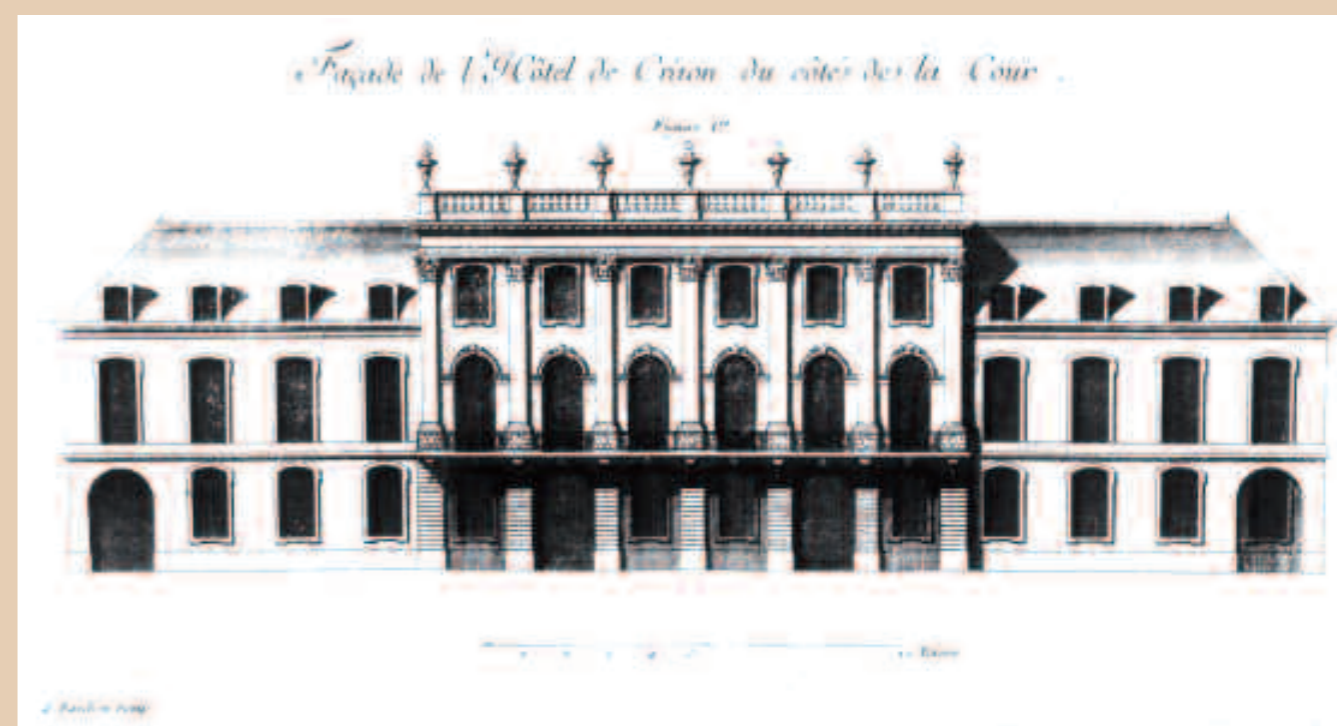
jusqu'en 1726 dans le duché tout en gardant d'importants chantiers à Paris. Sa réputation s'étendit jusqu'en Allemagne (projet pour le palais épiscopal de Würzburg, palais Törring à Munich...).

Son activité lorraine fut surtout une réponse aux commandes du duc pour lequel il intervint à Lunéville (château 1709 et 1719–1723, chapelle 1719), à Nancy (Palais ducal en 1714, « Louvre de Boffrand »), à la Malgrange ou encore à Commercy.



Château de Lunéville (planche du *Livre d'architecture*, Bibl. mun. de Nancy).

La cour ducale ne fut pas en reste, commandant à Boffrand des hôtels à Nancy. Un seul fut publié sous son nom, l'hôtel de Craon (auj. Cour d'appel de Justice) dont l'élévation inspira largement Emmanuel Héré dans le dessin des grands projets urbanistiques de Stanislas un quart de siècle plus tard. Quatre hôtels sont attribués à Boffrand en raison des similitudes de conception avec le reste de son œuvre, tandis que les autres ne sont peut-être que le reflet de son influence sur les architectes actifs à Nancy.



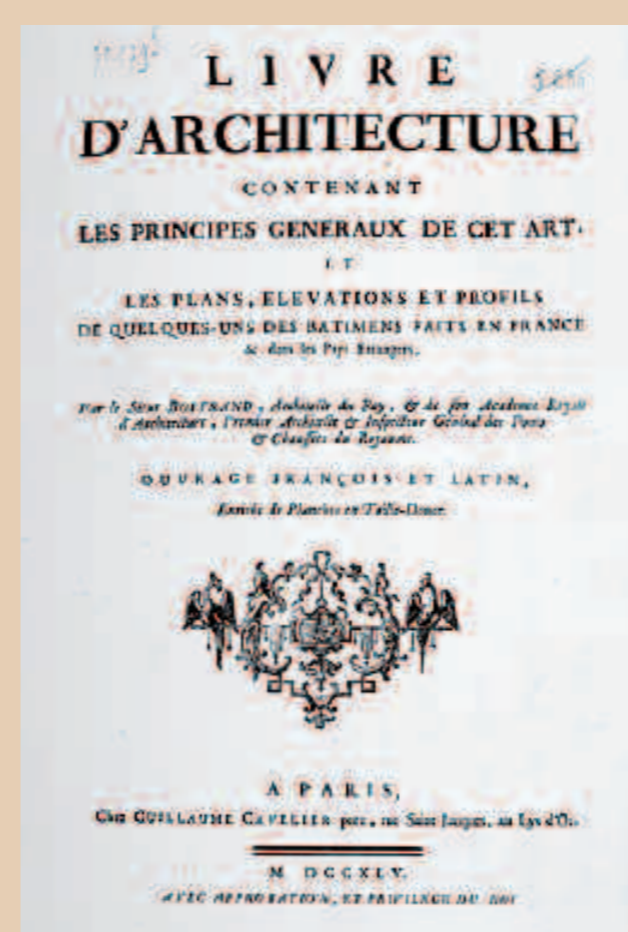
Hôtel de Craon (planche du *Livre d'architecture*, Bibl. mun. de Nancy).

On fit aussi appel à lui pour remettre au goût du jour des châteaux aux allures encore médiévales : Haroué pour la famille de Craon et peut-être Aulnois-sur-Seille (Moselle). L'architecte lui se fit construire un petit château à Thuillières (Vosges).

Membre de l'Académie royale d'architecture depuis 1730, il publia un recueil de gravures de ses propres constructions (*Livre d'architecture*, 1745) où il recommandait la lisibilité du plan depuis l'extérieur, la distinction du décor entre extérieur et intérieur, la hiérarchisation des ornements et l'alternance des formes courbes (adoucissement) et droites. On retrouve ces grands principes dans les hôtels qui lui sont attribués en Lorraine.



Château d'Haroué (planche du *Livre d'architecture*, Bibl. mun. de Nancy).



Livre d'architecture, (Bibl. mun. de Nancy).

Un hôtel

5

Un hôtel entre cour et jardin

L'architecte adopte le plan classique de l'hôtel parisien : un corps principal aligné sur la rue (comme pour les hôtels de Ferraris, de Custine et de Craon) flanqué de deux ailes latérales autour d'une cour fermée par un corps de bâtiment abritant les communs. La place disponible sur le côté a permis la réalisation d'un parti assez inhabituel avec l'aménagement d'un jardin installé sur la partie Est de la parcelle dont le mur du fond était agrémenté d'une arcature aveugle sommée de vases. Ainsi, l'une des



Plan actuel du rez-de-chaussée.



Mascaron ornant la façade latérale sur le jardin.

ailles profitait de la disposition enviée mais assez rare en Lorraine des hôtels entre cour et jardin. Son statut privilégié lui vaut un traitement architectural équivalent à celui du corps principal sur rue : même hauteur, composition ordonnancée soulignée par une mise en scène de la travée centrale (ici une agrafe sculptée et un balcon à la ferronnerie soignée), présence à l'étage des pièces de réception avec vue sur les parterres.

Le corps sur rue accentue plus fortement l'axe de symétrie par l'usage de la pierre de taille dans la travée centrale, encadrée d'un ordre superposé (ionique et corinthien) et percée d'un large portail en plein cintre. Au niveau supérieur, le mur apparaît nu comme en attente d'un quelconque décor, non réalisé ou à jamais disparu.



Portail d'entrée.



L'hôtel vu depuis l'intersection des rues du Haut-Bourgeois et des Frères Henry.

Les communs qui renfermaient les écuries sont disposés sur un plan triangulaire respectant l'alignement de la rue de la Craffe. Leur élévation sur la cour adopte un parti de symétrie répondant à l'axe du corps sur rue marqué par un mascarone au visage féminin : de part et d'autre d'une niche à coquille contenant la fontaine s'ouvrent deux portes cochères.



Communs et fontaine.

Cette disposition résulte des travaux entrepris au milieu du 19^e siècle, la fontaine ayant alors été remplacée à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. Elle pourrait provenir soit des anciens communs (détruits) soit du fond du jardin, où elle aurait pris place au centre de l'arcade toujours visible rue des Frères Henry.



Décor ornant le mur du fond de l'ancien jardin, coupé par la rue actuelle des Frères Henry.



Hypothèse de restitution de la fontaine sur le mur de fond de l'ancien jardin.



Les anciennes écuries (milieu 19^e siècle), vue intérieure.

6

Un décor intérieur raffiné

Derrière le portail encadré de trophées d'armes, le passage couvert est scandé de pilastres ioniques. À droite s'ouvre un escalier à l'italienne qui dessert l'actuelle salle d'audience et l'ancien étage noble. Ses murs sont animés d'un décor architectural similaire à celui du porche, on



Intérieur du porche, côté escalier.

Si la structure de l'escalier tout comme sa rampe en fer forgé date de la construction de l'hôtel, dans les années 1720, l'ensemble du décor fut réalisé sous le Second Empire ; il fut commandé par Charles de Frégevillle dont le monogramme CF est bien lisible dans l'escalier.



Décor d'angle d'une pièce du 1^{er} étage.



Départ du grand escalier.

À la même période, le décor des pièces de réception du premier étage, disposées en double enfilade du côté cour et jardin, fut enrichi d'éléments nouveaux en gypserie. Reprenant le style rocaille du 18^e siècle, lambris, plafond et dessus-de-porte présentent bouquets et chutes de fleurs, coquilles et volutes végétales parmi quelques scènes profanes d'enfants dansant ou jouant du tambourin ou encore portant des instruments à vocation industrielle comme roue dentée, clous et marteau. La quasi-totalité des cheminées furent également changées au cours du 19^e siècle, leur manteau en marbre profilé selon des lignes classiques correspondant au bon goût français de l'époque. En revanche, l'hôtel conserve une grande variété de portes du 18^e siècle à nos jours, dont certaines présentent des panneaux chantournés ornés d'un décor végétal très délicat.



Palier supérieur de l'escalier.



Détail d'un culot supportant le palier de l'escalier.



Détail d'un chapiteau de la cage d'escalier.



Décor de l'adoucissement du plafond d'une pièce du 1^{er} étage.

7^A

À proximité

À proximité de l'hôtel de Fontenoy, s'élèvent d'autres hôtels attribuables avec plus ou moins de certitude à l'architecte Boffrand. Deux d'entre eux présentent un parti assez rare à Nancy d'hôtel entre cour et jardin.

L'hôtel de Curel ou hôtel des Loups (rue des Loups)

Construit aussi dans les deux premières décennies du 18^e siècle, l'hôtel de Curel porte le nom de Nicolas-François Hennequin, baron de Curel, Grand Maître de Louveterie de Lorraine, puis Conseiller d'État.



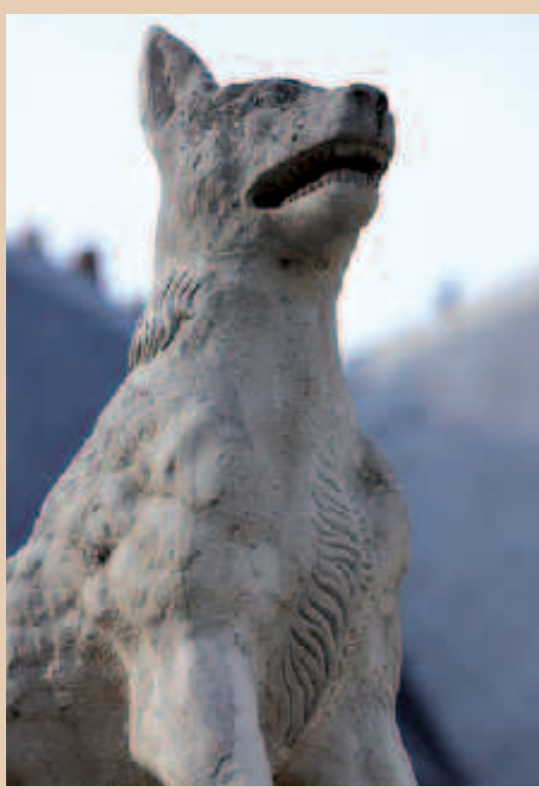
Hôtel des Loups, vue d'ensemble du corps principal et de l'aile gauche.



Décor sculpté de la travée central : l'intérieur du fronton a été sculpté au 19^e siècle.



Élévation sur rue de l'hôtel des Loups montrant le portail clôturant la cour et l'extension du 19^e siècle à gauche.



Loup faisant partie d'une paire située sur le portail : œuvre du sculpteur nancéien Lépy, en hommage au premier propriétaire de l'immeuble.

L'architecte a choisi un parti semblable à celui de l'hôtel de Mahuet. Une autre originalité consiste ici en un développement modeste en hauteur (un rez-de-chaussée surélevé et un étage d'attique peu développé).

Les communs ne sont pas placés

dans les courtes ailes latérales mais dans le demi-sous-sol. La cour est close d'un mur percé en son centre d'un portail (refait au 19^e siècle) dont les piliers sont amortis de loups en ronde-bosse qui passent pour être l'œuvre du sculpteur Lépy. Le décor se limite à la travée centrale et l'examen du motif de trophée de chasse a montré un fusil à capsule de fulminate donc de la 1^{re} moitié du 19^e siècle. L'hôtel a fait l'objet d'une importante restauration des extérieurs en 2003.



Hôtel de Mahuet : état avant 1929 (fonds Manias).

L'hôtel de Mahuet (rue Saint-Dizier)

Construit dans les deux premières décennies du 18^e siècle, l'hôtel de Mahuet porte le nom de Jean-Baptiste de Mahuet (1649–1721), Conseiller d'État et premier Président de la Cour souveraine de Lorraine et Barrois. Il présente plusieurs originalités : son parti entre cour et jardin et l'importance du toit brisé percé de lucarnes à fronton cintré selon un principe que Boffrand n'utilisa qu'à Paris. La cour était fermée à l'origine d'un mur percé d'un portail déplacé vers 1929 au Parc Olry (av. de Strasbourg). D'une grande austérité, l'hôtel était orné de peintures de Giacomo Barilli et de Claude Charles. Celles du salon, évoquaient les vertus du magistrat dans un décor de jardin à l'italienne ; celles de l'escalier étaient proches, selon les descriptions contemporaines, du décor de l'hôtel Ferraris ou du château du Bas de Champigneulle. À la suite de l'incendie de 1988, l'hôtel a été profondément remanié. Seules les façades et la toiture témoignent encore de l'œuvre de Boffrand.

7^B

À proximité

L'hôtel Ferraris (rue du Haut-Bourgeois)

Construit en 1722, l'hôtel porte le nom de son commanditaire, Louis de Ferraris, chambellan de l'Empereur d'Autriche et mari d'Anne-Thérèse de Fontette, demoiselle d'honneur de la duchesse de Lorraine.

L'architecte y adopte un parti semblable à celui des hôtels de Fontenoy et de Custine, avec un corps principal sur rue s'ouvrant sur une cour bordée de deux ailes latérales et fermée par un corps d'apparence régulière. En réalité, l'édifice étant disposé sur une parcelle trapézoïdale, les ailes latérales sont d'inégale longueur et largeur,

le corps de fond de cour, très étroit, fait illusion ; il ne contient qu'un couloir situé au-dessus d'une large fontaine et disposé en encorbellement sur la rue du Petit-Bourgeois.

Autre élément remarquable est l'escalier

dont le volume à l'italienne, la ferronnerie où figurent les initiales du couple (FF) et le décor en trompe-l'œil de la sous-face attribué à Barilli, seul décor peint dans un hôtel particulier conservé à Nancy, méritent le détour.

Depuis 1976, l'immeuble est occupé par l'Inventaire général du Patrimoine culturel, un service du Conseil Régional de Lorraine.



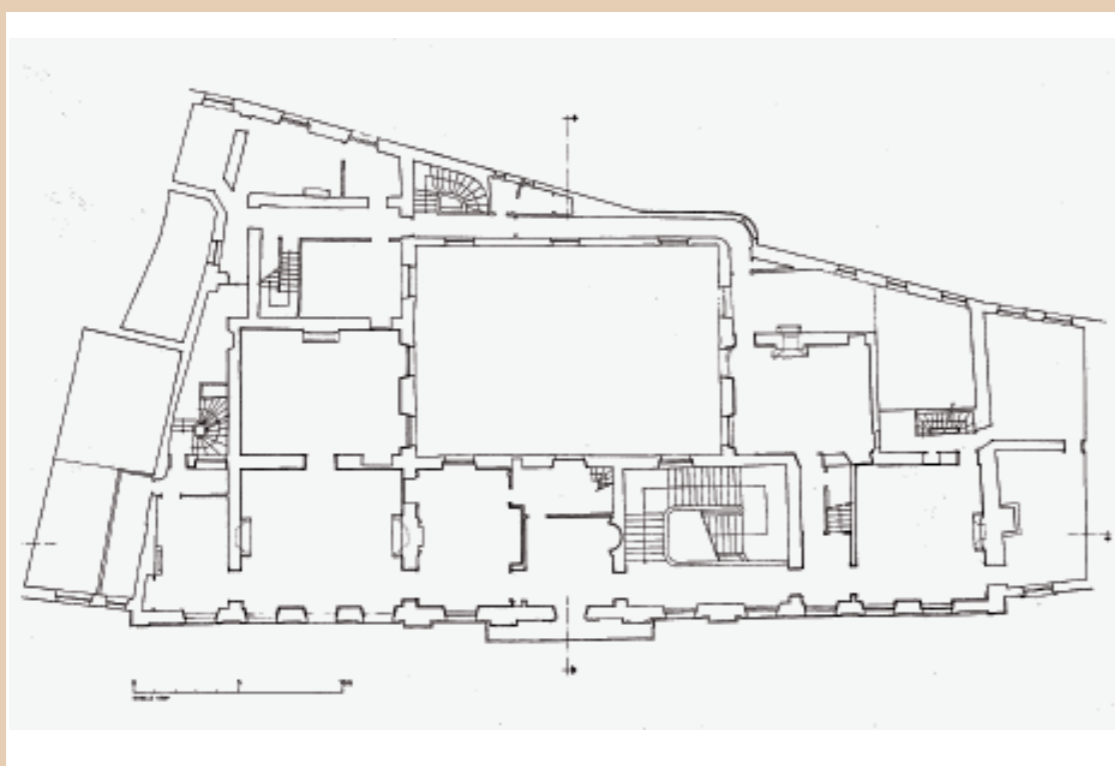
Hôtel Ferraris, plafond de l'escalier.



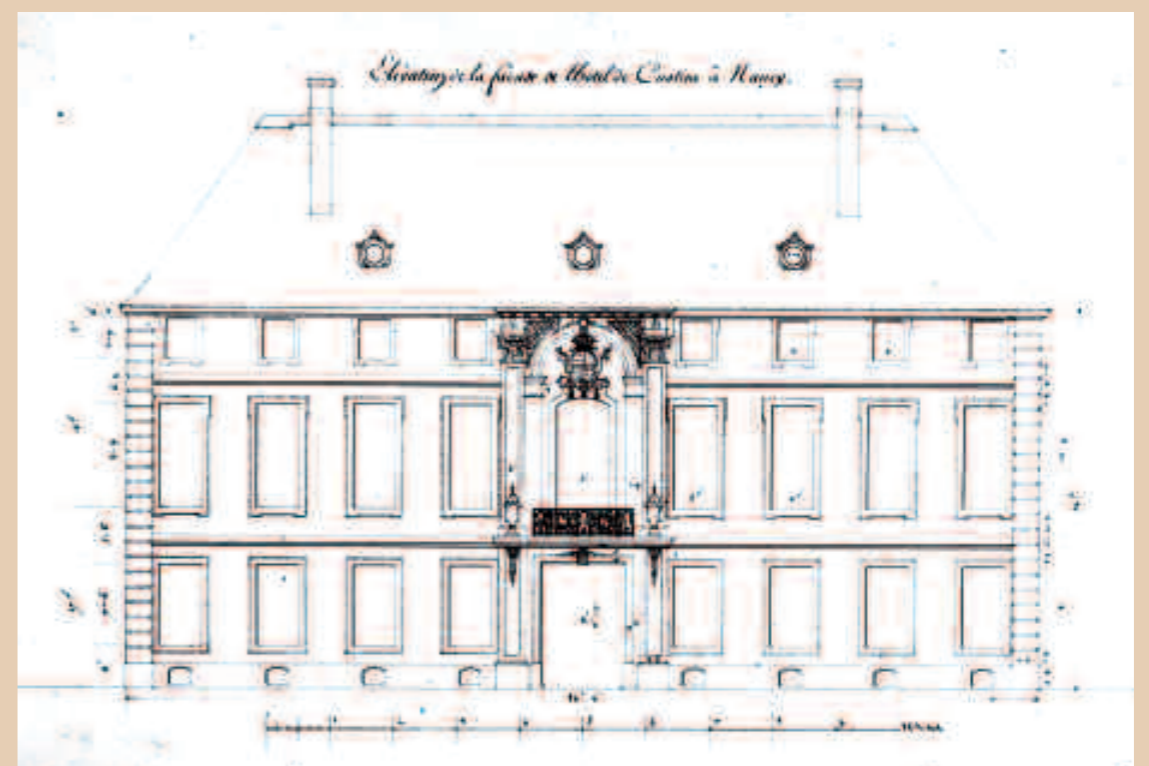
Hôtel Ferraris, grand escalier.

L'hôtel de Custine (place des Dames)

Construit entre 1713 et 1715, l'hôtel porte le nom du marquis de Custine, gouverneur de Nancy. L'architecte a choisi un parti semblable à celui des hôtels de Ferraris ou de Fontenoy, avec un corps principal sur rue s'ouvrant sur une cour aujourd'hui bordée de deux ailes (en grande partie postérieures) et fermée par un corps de bâtiment de plan curviligne abritant des communs. Le décor se limite à la travée centrale, soulignée par l'emploi de pilastres corinthiens aux socles dissimulés par des pots couverts. D'après un dessin anonyme du 18^e siècle, l'ensemble était amorti par des armoiries encadrées de deux « sauvages ». Au cours du 19^e siècle, l'hôtel a été remanié à plusieurs reprises. Il abrite aujourd'hui les services fiscaux.



Hôtel Ferraris, plan actuel du 1^{er} étage.



Façade de l'hôtel de Custine, dessin anonyme du 18^e siècle (coll. Part.).



Hôtel Ferraris, façade sur la rue du Haut-Bourgeois (photogrammétrie).